

A PROPOS DES RELIEFS DU TEMPLE DES GADDÊ A DOURA

PAR

MICHEL GAWLIKOWSKI

L'IMPORTANCE de la communauté palmyrénienne établie à Doura-Europos a peut-être trouvé son expression la plus significative dans la construction du sanctuaire qui abritait les images des divinités tutélaires (Gaddê) de Palmyre et de Doura. Cet établissement — fondé, semble-t-il, vers le début de l'ère chrétienne — a connu quatre états successifs, dont le dernier est datable du milieu du II^e siècle et devait partager la ruine de la ville un siècle plus tard.¹ D'autres témoignages confirment que les Palmyréniens installés sur les bords de l'Euphrate s'y étaient bien enracinés, tout en gardant leur identité. Ils y ont transféré les dieux de la ville natale, dont la présence est attestée dès le I^{er} siècle avant J.-C. et dont le culte s'est maintenu trois siècles durant.²

Les inscriptions permettent de constater une prédilection marquée des Palmyréniens de Doura à l'égard de Yarḥibôl, dieu solaire compagnon de Bêl, ainsi que protecteur de la source Efka, qui donne la vie à leur oasis d'origine. Ce dieu, qui avait à Doura un temple commun avec Bêl et qui est présent sur les fresques du sanctuaire des dieux palmyréniens, était aussi vénéré dans le temple dit des Gaddê. C'est là en effet qu'on a retrouvé un monument curieux, si on se rappelle le caractère solaire attribué constamment à Yarḥibôl par ses fidèles. Il s'agit d'un bas-relief assez grossier qui représente le dieu dans le costume militaire qui lui est propre, coiffé du nimbe radié, le croissant sur les épaules.³ Ce dernier détail se laisse bien identifier malgré la mutilation de la pierre.

Faut-il donc supposer que Yarḥibôl fût tout d'abord dieu lunaire, ce que son nom

¹ M. Rostovtzeff, F.E. Brown, C.B. Welles, *Excavations at Dura-Europos, VII-VIII Seasons* (New Haven, 1939), p. 218 sq.

² *Ibid.*, p. 310 sq. (Necropolis Temple, fondé en 32 av. J.-C. pour Bêl et Yarḥibôl); F. Cumont, *Fouilles de Doura-Europos* (Paris, 1926),

p. 29 sq. (temple des dieux palmyréniens).

³ *Dura*, VII-VIII, p. 264, pl. XXXV, 2, p. 279; du Mesnil du Buisson, *Inventaire des inscriptions palmyréniennes de Doura-Europos* (Paris, 1939), n° 33.

paraît indiquer, et qu'il n'est devenu que plus tard personnification de l'astre du jour?⁴ Notre monument a été pourtant érigé vers 150 ap. J.-C., à une époque où le panthéon palmyrénien était constitué depuis longtemps. L'hypothèse exprimée par H. Seyrig, pour qui il s'agirait de l'image du dieu de la Lune, donc de 'Aglibôl, offerte au dieu du soleil,⁵ explique la contradiction apparente entre le bas-relief et son inscription. On peut toutefois se demander si le croissant lunaire n'avait pu accompagner le dieu solaire représenté seul, comme c'est le cas sur notre relief.

L'inscription accompagnant le bas-relief qualifie Yarhibôl de « bétyle de la source », c'est-à-dire de la source Efka. Le culte du bétyle, connu à Palmyre même, semble toujours viser Yarhibôl seul, sans divinités associées.⁶ On peut identifier à ce dieu la divinité principale de la fresque du sacrifice dans le temple des dieux palmyrénien à Doura,⁷ mais au sanctuaire des Gaddê nous ne voyons que l'effigie en question, ainsi qu'un autel avec l'inscription θεῶν Ἱερῶν. Il semble donc qu'il y a là un aspect de Yarhibôl, différent de ceux où il est placé en compagnie d'autres divinités.

La cella du temple des Gaddê, où la stèle dédiée à Yarhibôl a été retrouvée, abritait aussi d'autres bas-reliefs, notamment les images des divinités tutélaires qui ont donné au sanctuaire tout entier son nom moderne.⁸ Ces sculptures représentent, comme on le sait, l'une le Gad de Doura sous l'apparence de Zeus Olympios-Ba'alshamên, accompagné de Seleucus Nicator, fondateur de la ville, et du dédicant nommé Ḥairan, l'autre le même dédicant devant la Tyché de Palmyre, auprès de laquelle se tient une Victoire. La date des deux bas-reliefs correspond à 159 après J.-C. On a aussi retrouvé plusieurs débris d'une sculpture: des fragments de chapiteaux corinthiens, un modius de prêtre, une tête de jeune homme ceinte d'une couronne, enfin deux têtes de griffons tournées à gauche. Les fouilleurs ont pu évaluer les dimensions du bas-relief primitif et préciser qu'il avait dû occuper la niche centrale de la cella, alors que les images des Gaddê étaient disposées dans les niches latérales dont la largeur correspond de près à la sienne.⁹

Il en ressort clairement que l'appellation de temple des Gaddê ne tient qu'à la conservation accidentelle de deux monuments accessoires et à la destruction de l'image culturelle la plus importante. Le sujet de ce relief détruit se rapportait naturellement au culte principal rendu dans la cella. Il serait donc très intéressant de pouvoir l'identifier.

⁴ Cf. J. Starcky, *AAS* VII (1957), p. 107 sq.

⁵ Cf. H. Seyrig, *Syria* XVIII (1937), p. 120 et *Syria* XXXVI (1959), p. 59.

⁶ Cf. Starcky, *loc. cit.*

⁷ Du Mesnil du Buisson, *Les tessères et les monnaies de Palmyre* (Paris, 1962), p. 208 sq., *Inventaire Doura*, n° 15.

⁸ *Dura* VII-VIII, pp. 258 sq. et 278, pl. XXXIII, XXXIV; du Mesnil du Buisson, *Inventaire Doura*, n°s 28-32; Rostovtzeff, « Le Gad de Doura et Seleucus Nicator », *Mélanges Dussaud I* (1939), p. 281 sq., pl. I-II.

⁹ *Dura* VII-VIII, p. 262 sq., pl. XXXV, 1.

Les fouilleurs américains ont déjà remarqué qu'il ne peut s'agir que de Malakbêl ou de Yarhibôl, mais les points de comparaison qu'ils donnent militent pour la première hypothèse seulement.¹⁰ En effet, les têtes de griffons mentionnées sont tournées dans le même sens, ce qui exclut la possibilité qu'ils auraient flanqué l'image du dieu, mais suggère que ces animaux étaient figurés attelés au char divin. Outre l'autel du Musée du Capitole et les tessères,¹¹ on peut citer aujourd'hui comme exemple de ce motif l'autel retrouvé dans l'enceinte du temple de Ba'alshamên à Palmyre.¹² Or, tous ces monuments représentent bien Malakbêl. La tête couronnée du jeune homme a pu être celle du dieu solaire tiré par son attelage, et le mortier appartenait au prêtre qui devait sacrifier devant lui. Toute la scène serait donc analogue à celle représentée sur l'autel de Palmyre et figurait un prêtre en train d'accomplir quelque geste rituel devant le dieu solaire dans sa course quotidienne.¹³

On arrive ainsi à cette conclusion surprenante: les deux dieux solaires se rencontrent dans le même sanctuaire, et dans la même pièce de celui-ci. Autant que je sache, c'est la première fois que ces deux personnages divins, irréductibles l'un à l'autre, se trouveraient ainsi associés. Bien que les auteurs du rapport de fouilles aient signalé la possibilité que le dieu du relief central soit Yarhibôl, rien ne nous autorise à l'adopter, Yarhibôl n'étant jamais représenté en char. Mais, puisque la stèle de Yarhibôl n'est en somme qu'un ex-voto modeste, un rapport direct entre son sujet et celui du relief principal n'est nullement nécessaire à supposer. Ainsi, la cella doit être en fin de compte considérée comme dédiée en premier lieu à Malakbêl.

L'identité des dédicants nous est précisée par les textes. Alors que l'effigie de Yarhibôl a été offerte par les archers palmyréniens de la tribu des Benê Mitâ, sans doute peu après la construction de la cella dans son quatrième état, les deux bas-reliefs des Gaddê sont dédiés en 159 par Ḥairan, fils de Malikô, fils de Naṣôr, qui est représenté sur les deux monuments. Ce personnage porte l'habit sacerdotal palmyrénien, son mortier est ceint d'une couronne ornée d'une rosette. Ces deux sculptures ont pu être commandées et exécutées en même temps que le relief détruit qu'elles ont flanqué, puisqu'ils sont tous trois du même calcaire provenant de Palmyre; c'est ce qu'ont pensé les fouilleurs qui croyaient pouvoir affirmer que le prêtre-dédicant Ḥairan figurait aussi sur le relief dans la niche centrale. Pourtant, un détail leur a échappé qui met en question sinon l'homogénéité de l'ensemble,

¹⁰ *Ibid.*, pp. 244, 264.

¹¹ Cumont, *Syria* IX (1928), p. 101 sq.; RTP 268-269; cf. Seyrig, *Syria* XXVI (1949), p. 32, n. 4, et du Mesnil du Buisson, *op. cit.*, pp. 115, 269.

¹² P. Collart-J. Vicari, *Le sanctuaire de Baalshamin à Palmyre* (Rome, 1969), p. 222, pl.

CVIII, 1.

¹³ Sur un fragment de l'inscription qui accompagnait notre relief on ne voit qu'un B, précédé d'une lettre qu'on peut restituer comme D, R ou K. On est tenté de lire]ML]KB[L], mais il est bien possible que ce soient les débris d'un autre mot.

au moins l'attribution du relief principal au personnage qui a dédié les deux autres : le mortier sacerdotal figuré sur le relief du centre porte au milieu de la couronne un buste et non une rosette. Bien que la signification exacte de ces emblèmes reste inconnue, il n'est pas douteux qu'ils ont dû exprimer des notions différentes, ayant trait aux distinctions au sein du sacerdoce palmyrénien. Il semble donc que Ḥairan n'ait pas été le seul responsable de l'exécution des trois reliefs, mais qu'il se soit associé à un prêtre, sans doute d'un rang plus élevé.

Ce prêtre palmyrénien établi à Doura et qui commande dans sa ville natale les images des divinités protectrices de ses deux patries, porte un nom très fréquent parmi ses concitoyens. Il en est de même pour le nom de son père Malikô, qui lui aussi a contribué à l'embellissement du sanctuaire des Gaddê en érigeant un édicule contre la façade du pronaos.¹⁴ En revanche, leur père et grand-père répond au nom rare de Našôr, qui n'est guère connu que par la famille des princes de Palmyre. On a donc pensé qu'il n'était pas impossible que les deux familles soient apparentées.¹⁵ En fait, à y regarder de plus près, il y a là davantage qu'une simple possibilité. Odainat l'Ancien, grand-père du fameux Odainat et fondateur de la puissance politique de la famille, est descendant de Ḥairan, de Wahballat et de Našôr, au témoignage de l'inscription du tombeau qu'il a fait bâtir.¹⁶ Le nom de Ḥairan se répète donc dans les deux généalogies. Le prêtre de Doura est évidemment distinct du père d'Odainat l'Ancien, puisqu'ils ont des patronymes différents. Il est pourtant possible qu'il soit le frère du Wahballat père de Ḥairan. Ce Wahballat et notre Ḥairan seraient en ce cas fils de Malikô, dédicant de l'édicule du temple des Gaddê, lui-même fils de Yarḥai et petit-fils de Našôr. On peut facilement constater que l'onomastique des princes de Palmyre se conforme à la coutume qui voulait que le premier-né s'appelât d'après son grand-père paternel. Les noms de Ḥairan et d'Odainat alternent en effet régulièrement à travers cinq générations, jusqu'à Ḥairan, fils d'Odainat le Jeune.¹⁷ Plus tôt, on trouve Wahballat, dont le nom apparaîtra comme celui du fils de Zénobie. Ce Wahballat l'Ancien aurait nommé un de ses fils d'après son frère Ḥairan que nous connaissons de Doura, ou bien ces deux personnages ont reçu le nom d'un ancêtre commun. L'ascension d'Odainat l'Ancien au pouvoir étant difficilement concevable à partir d'une position sociale

¹⁴ *Dura VII-VIII*, pp. 238, 281, pl. LIV, 4; du Mesnil, *Inventaire Doura*, n° 38.

¹⁵ Cf. *Dura VII-VIII*, p. 257, n. 31.

¹⁶ J. Cantineau, *Inventaire des inscriptions de Palmyre VIII*, 55. On connaît encore un certain Malikô, fils de Nebôzabad, fils de Moqimô Našôr (K. Michalowski, *Palmyre* 1959, p. 211, fig. 99), sans qu'on puisse affirmer qu'il soit de la même famille.

¹⁷ Seyrig, « Les fils du roi Odainat », *AAS XIII* (1963), p. 171. L'auteur considère ce prince comme différent d'Hérodién ou Hérode, connu de l'Histoire Auguste. De toute façon, le nom Ḥairan est bien attesté dans cette famille. Cf. aussi D. Schlumberger, « Remarques sur l'histoire des princes de Palmyre », *BEO IX*, 1942/43, p. 35 sq.

obscur, il est tentant de le rattacher aux ancêtres de cette famille évidemment riche, comblée d'honneurs sacerdotaux, qui a largement contribué à l'érection d'un important sanctuaire palmyrénien à Doura-Europos.

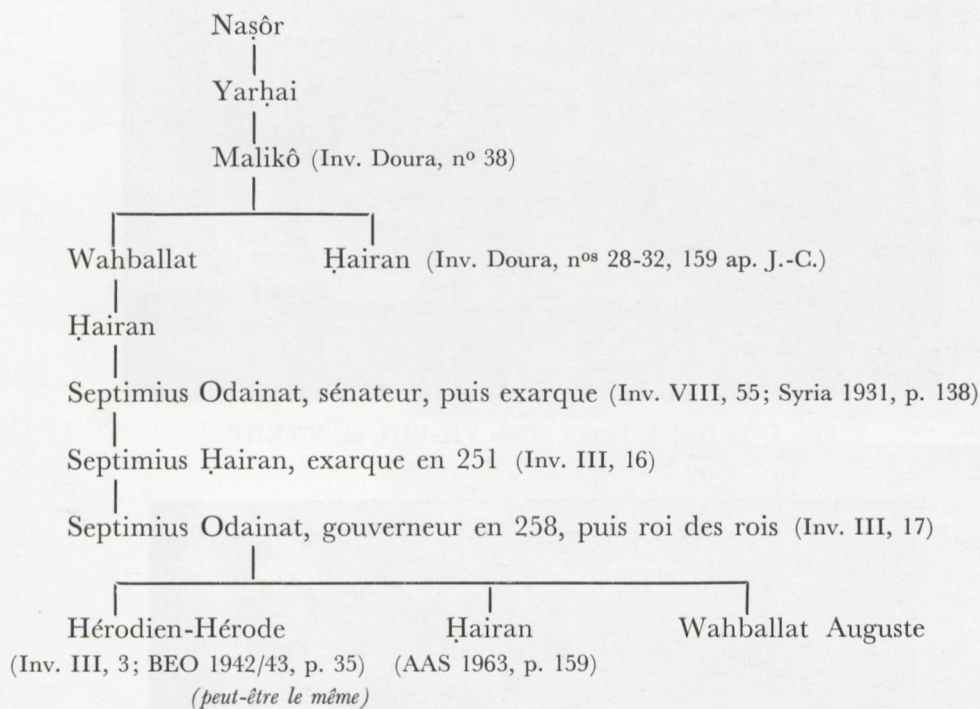




FIG. 1. Le Gad de Doura. (*Dura VII-VIII*, pl. XXXIII)



FIG. 2. Le Gad de Palmyre. (*Dura VII-VIII*, pl. XXXIV)



FIG. 3. Malakbél sur un autel de Palmyre. (Collart, *Le sanctuaire de Baalshamin* pl. CVIII, 1)



FIG. 4. Relief de Malakbél. (*Dura VII-VIII*, pl. XXXV)